

Retour sur le passé La présidence du duc de Trévise (1921-1946)



Le duc de Trévise.

Nous avons fêté en 1980 l'année du patrimoine. L'an 1981, a marqué le soixantième anniversaire de la création de « la Sauvegarde de l'Art Français » par le duc de Trévise.

Cette origine relativement lointaine lui confère un certain droit d'aînesse parmi les associations similaires, constituées, depuis, pour se répartir entre elles les missions essentielles que se proposait la Sauvegarde : découvrir, protéger, réparer, exalter tous ces vestiges du passé artistique et culturel qui nous révèlent la lente maturation de notre civilisation.

Ce n'est donc pas nous targuer d'un orgueil excessif mais élémentaire justice rendue à nos prédecesseurs que de rappeler combien ils ont contribué à sensibiliser l'opinion publique à cette notion même de « patrimoine », au long de 60 années d'efforts méritoires, voire ingrats, suivis de réalisations efficaces.

Cette histoire des débuts de la Sauvegarde justifierait un ample volume, digne de s'insérer dans l'histoire culturelle de notre siècle.

Certes, la Sauvegarde ne manque pas d'archives, mais comment leur rendre vie sans les animer de longues citations évocatrices de situations complexes et de personnalités dominantes ?

Nous nous limiterons donc, à regret, à décrire dans quel climat la Sauvegarde fit son apparition, à tenter d'esquisser le portrait de son fondateur, à jalonnner, trop sommairement, hélas ! les étapes et les résultats de son activité d'une guerre à l'autre.

Nous formons le vœu que tel ou tel de ces aspects soit ultérieurement mieux détaillé et remis en lumière. Déjà, le présent cahier commémore le sauvetage du prieuré de Saint Cosme, asile des restes du grand Ronsard, auquel le duc de Trévise prit une part si active.

Triste situation que celle de nos trésors architecturaux et artistiques, disséminés dans nos provinces, au lendemain de la première guerre mondiale, en cette année 1921 qui voit poindre la Sauvegarde d'entre tous ces décombres. Une partie du territoire national a été dévastée et se reconstruit tant bien que mal, souvent sans grande cohérence, ni suffisante référence esthétique. Le reste, négligé depuis longtemps, est de plus en plus délaissé. D'impérieuses nécessités économiques drainent les ressources. Des budgets rigoureux ne laissent que des enveloppes dérisoires aux ministères secondaires qui gèrent nos musées et nos monuments historiques, dont beaucoup trop échappent à un classement protecteur. Parmi eux, plus que jamais serre le cœur « la grande pitié des églises de France », déjà déplorée par Maurice Barrès, à la veille de la guerre. Depuis la séparation de l'Église et de l'État, en 1905, la loi les met à la charge des communes, souvent peu peuplées, que sollicitent tant de besoins urgents, sans parler de l'indifférence, voire de l'anticléricalisme rémanent de certaines municipalités. Le pays s'est peu à peu déchristianisé. Les effectifs sacerdotaux, eux aussi, décimés par la guerre, ont dû restreindre leur ministère, réduisant nombre d'églises à n'être plus que des « dessertes », en voie d'abandon ou de ruine.

Belle aubaine pour une nouvelle et profitable industrie. Des antiquaires, aussi avertis que dénués de scrupules, achètent à bas prix pour les revendre avantageusement, le plus souvent à l'étranger, les plus beaux éléments de ces monuments épars. Cette pratique généralisée est stigmatisée sous le nom d'« elginisme »¹, par allusion aux prélevements fâcheux, exercés jadis sur les frises du Parthénon par lord Elgin, ambas-

sadeur de Grande Bretagne auprès de la Sublime Porte au début du XIX^e s.

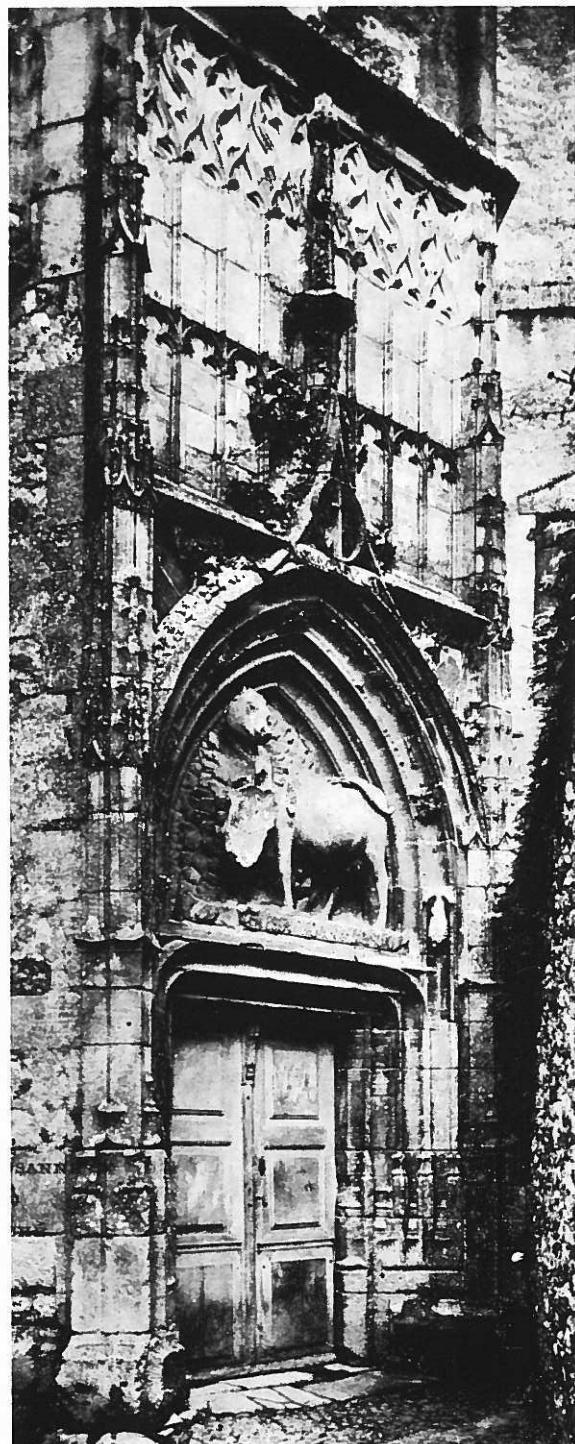
Un incident local suscite, dans l'*Illustration* du 18 décembre 1920, un article indigné du duc de Trévise.

Un antiquaire, dont nous tairons le nom, s'est très régulièrement assuré l'achat d'un portail du XV^e siècle, surmonté d'une vache pyrénéenne, dans l'ancien palais estival des évêques du Comminges, à Alan, en Haute Garonne. Émouvante réaction! Maire et population, accourus au son du tocsin, se sont opposés à l'enlèvement.

Dès lors, la vache d'Alan continue à brouter face à ses montagnes. Et la jeune Sauvegarde naquit, au cours de l'été 1921, de son flanc préservé.

Elle se propose de mettre fin à de tels dépècements, d'imposer le maintien sur place de nos trésors artistiques, de les réparer le plus possible — de mieux faire connaître et aider nos musées régionaux, dirigés généralement par un personnel de qualité, mais démunis de ressources suffisantes. De façon plus générale, son fondateur a pour ambition de faire partager, par un public de plus en plus élargi, sa connaissance approfondie et son goût passionné des beaux arts.

1. Aux dires de la marquise de Maillé la vulgarisation de ce terme serait due au duc de Trévise.



Alan : portail du XV^e s. surmonté de la vache.

Mais qui donc est ce nouveau venu? Saluons en lui Edouard Mortier, cinquième duc de Trévise, arrière petit-fils du maréchal du premier Empire de ce nom, né, à Paris, le 11 janvier 1883, décédé, dans la même ville, le 9 septembre 1946.

Sa famille est aisée autant qu'illustre. Son grand-père a reconstitué le château et le domaine de Sceaux. Ses parents partagent leur temps entre leur hôtel de la rue du Faubourg Saint-Honoré et leur château de Livry, près de Melun. A ce foyer uni, très sociable et partout très aimé, le jeune homme doit une éducation raffinée et de précoces dispositions pour l'art pictural.

Nul doute que les 25 ans de sa présidence aient profondément marqué la Sauvegarde.

Il est malaisé, surtout pour l'un de ses proches, de faire revivre, aux yeux du lecteur, cette personnalité exceptionnelle, ses dons multiples et peu communs d'écrivain, de poète, de peintre, de conférencier, de critique d'art, sa vitalité débordante, sa foncière originalité, son imagination créatrice, sans cesse en éveil, son rayonnement dans les cercles les plus variés et les plus exigeants. Toute description reste vaine pour qui n'a pas entendu ses causeries étincelantes, le plus souvent improvisées, où se donnait libre cours sa prodigieuse culture exempte de toute pédanterie, égayée de propos pleins de finesse et d'humour, servie par une acuité et une mémoire visuelle étonnante qui communiquait à ses auditeurs la sensation de voir, eux-mêmes, tous ces chefs d'œuvre qu'il excellait à décrire. Que ne pouvons-nous lire ses innombrables articles ou essais littéraires dont nous regrettons, faute de temps, de ne pas reproduire, ici, de caractéristiques extraits! Assez détaché des contingences matérielles et peu soucieux de conformisme, il n'en avait pas moins le sens de l'organisation (ses grandes expositions le prouvent) et assez de suite dans ses idées pour mener à bien ses vastes entreprises.

Cet être si doué n'en avait pas moins son talon d'Achille : une santé médiocre, sujette à de pénibles dépressions. Ses professeurs de Condorcet relevaient ses fréquentes éclipses, excusées par la sollicitude maternelle. Des séjours hivernaux dans les Alpes, printaniers à Cannes, où ses parents possédaient une villa sur la Croisette, ne parvenaient pas à lui infuser plus de vigueur. Pire, le conseil de révision le réformait, en un temps et dans un milieu où de tels arrêts en discréditaient les victimes. En 1914, ses tentatives pour en appeler n'aboutiront qu'à le faire accéder au grade modeste de caporal infirmier. Dans la suite de son existence, à son activité trépidante s'imposeront souvent de longs replis solitaires, de vaines cures balnéaires et, finalement, une hospitalisation au Maroc d'où il ne reviendra à Paris que pour y mourir à 63 ans.

Il n'en avait que plus de mérite pour voiler sous une apparente gaîté ses accès de mélancolie, pour se jeter dans l'action, les voyages, pour écrire et peindre sans cesse...

Ces misères physiques ne l'avaient pas empêché de faire de brillantes études secondaires, de réussir une licence de droit et une licence d'histoire, couronnée par un mémoire sur l'administration française au Hanovre, du temps de son aïeul Mortier, qui lui valut les éloges de l'historien Vandal. Il s'enthousiasmait alors pour l'épopée napoléonienne dont il collectionnait les menus témoignages : gravures et bibelots. Simultanément, ses crayons et ses pinceaux multipliaient dessins, croquis et aquarelles, à l'école du peintre Vignal. Ces connaissances et ces dons l'introduisaient dans des cercles littéraires et artistiques assez fermés. Il s'y faisait de nombreux amis qui lui resteront fidèles et dont beaucoup deviendront notoires, tels les frères d'Ormesson, Blaise de Montesquiou, le duc de Lévis Mirepoix et d'autres encore qu'il serait long d'énumérer.

Un nouveau secteur s'offrait, vers 1910, à ses aspirations sociales et à sa spiritualité chrétienne affirmées. Il consacre alors le meilleur de son temps à la « Manécanterie des petits chanteurs à la croix de bois », que les abbés Maillet et Delsinne initient aux beautés du chant grégorien. Edouard de Trévise participe à leur formation musicale, à leur instruction, à leurs tournées estivales en province et à l'étranger. Il écrit et fait jouer par eux un drame en vers « *Notre Dame des Cantilènes* ». Ces manifestations chorégraphiques ont souvent pour théâtre d'anciens monastères que vivifie leur juvénile ardeur. Le futur Président de la Sauvegarde s'y familiarise avec nos monuments d'antan.

D'ailleurs, il voyage beaucoup, en France, en Belgique, en Italie, en Espagne. Une longue croisière sur le Nil jusqu'en Haute Egypte, à la mort de son père, en 1912, a pour fruits des conférences où s'affirment son savoir et ses dons d'expression.

La guerre aurait pour longtemps remis en cause ces débuts prometteurs, si, en 1917, son ami Wladimir d'Ormesson, affecté au Cabinet du Général Lyautey, alors ministre de la guerre, n'avait pas fait confier à l'humble caporal infirmier la direction d'un foyer du soldat, à Thann, en Haute Alsace. Bien vite, sous son impulsion, ce foyer « pilote » assure aux soldats au repos de saines distractions éducatives, leur offre un théâtre aux armées, des saynettes de sa composition, jouées par la jeunesse alsacienne. L'armistice sitôt signée, Edouard de Trévise étend ses contacts dans l'Alsace reconquise et la Rhénanie occupée.

Revenu à Paris, dans son nouvel appartement de l'avenue Victor Emmanuel, il reprend sa vie de collectionneur et d'artiste. Une visite à Giverny en 1920, au maître de l'impressionnisme qu'il admire, lui inspire un article paru dans *La Vie aux Champs* du 25 janvier 1921, sur « les 80 ans du peintre Claude Monet ». *L'Illustration* des 29 janvier et 23 avril 1921 publie deux articles de lui sur « l'Histoire du cloître de Flaran » et « les vestiges de Bonnefont ».

Mais cette même année 1921, qui voit naître la Sauvegarde, creuse

La brochure de
« l'Exposition des Maréchaux »
(11 mai-15 juillet 1922)



dans son existence une douloureuse césure, en lui enlevant, au terme d'une longue et pénible maladie, une mère bien aimée dont il était l'idole, deuil bientôt suivi de tristes épreuves familiales concomittantes.

Que serait-il devenu, dans sa détresse, s'il n'avait alors éprouvé le réconfort offert par l'amical foyer du comte et de la comtesse Gérard de Rohan Chabot. Leur fille Aliette, marquise de Maillé, jeune veuve de guerre, femme entre toute émérite par ses dons complémentaires des siens, sera, pour le Président de la nouvelle Sauvegarde, une Vice-Présidente rêvée. Elle lui apportera le secours de son indéfectible amitié, de son jugement très sûr, de sa formation scientifique aux disciplines archéologiques, de son ordre méthodique, de son tact et de son art de recevoir, avant de lui succéder, elle même, pendant un autre quart de siècle, et de prolonger encore, outre tombe, sa bénéfique influence, en animant d'un second souffle, par ses dispositions testamentaires, l'actuelle Sauvegarde, désormais sagement canalisée dans l'aide aux anciennes églises rurales.

Nous avons déjà cerné le programme que se proposait la Sauvegarde. Il déployait alors un éventail plus large, ouvert à tous les arts, notamment à l'art pictural. Nous reviendrons sur ce second volet cher au duc

de Trévise. Il servira, certes, la nouvelle association, mais outrepassera ensuite ses possibilités effectives.

Revenons en cette fin de 1921 où la Sauvegarde est encore au berceau. Comment promouvoir la nouvelle née, sinon par une exposition spectaculaire suggérant ses virtualités ?

L'année 1922 sera donc consacrée à « L'Exposition des Maréchaux ». L'apogée militaire de 1918 (dont personne alors n'eut pu imaginer les tristes lendemains) a remis en mémoire cette dignité mémorable. Des chefs illustres, sortis victorieux d'un des plus grands conflits que l'histoire ait connus, ont mérité le prestigieux bâton, pour la première fois depuis 1870. Le duc de Trévise les connaît bien, en particulier les Maréchaux Foch et Lyautey.

Est-il meilleure voie, pour affirmer la continuité française, que de les associer dans une sorte d'Union sacrée, à tous ces vieux serviteurs du pays que furent, au long des siècles, les maréchaux de l'antique monarchie et des deux Empires ? Un savant et récent ouvrage du comte Louis d'Harcourt les a dénombrés depuis Philippe Auguste.

Quel plus beau cadre donner à cette Exposition que la célèbre Institution et le classique Palais de la Légion d'Honneur où le général Dubail est alors Grand Chancelier ?

L'exposition est ouverte du 11 mai au 15 juillet 1922. Elle rassemble plus de 10 000 tableaux et souvenirs de toutes sortes, prêtés par les Musées nationaux, notamment le Musée de l'Armée. Les familles issues de ces gloires d'antan y joignent pieusement leur contribution dont on n'aurait pu jusqu'alors soupçonner l'importance.

Des érudits projettent des lueurs inédites sur les ténèbres où dormaient encore des ancêtres peu connus. Ils ravivent les gloires plus familières du Grand Siècle et du Grand Empereur.

La clôture de l'exposition donna lieu à de doctes exposés d'historiens chevronnés. Une éblouissante improvisation du duc de Trévise exalta le rassemblement familial de ces braves de tous les temps « autour de l'étoile d'or de la Légion d'Honneur » dans ce palais symbolique, au cœur de Paris, que borde « sa grande rivière de diamant ».

Les visées immédiates de la Sauvegarde étaient insinuées au public par des vitraux de la cathédrale d'Auxerre, dont la restauration réclamait d'urgentes interventions.

L'année 1923 vit dans ce but, le duc de Trévise pèleriner sur les routes bourguignonnes et multiplier appels à l'aide, encouragements et cris d'alarme, en faveur de Dijon, Joigny, Sens, etc... dans une dizaine d'articles parus dans *Le Gaulois*, *Le Figaro*, *La Liberté de l'Yonne*, *Le Bulletin de l'Art ancien et moderne*, *Le Bien public*, etc...

L'infatigable voyageur consacrait ensuite plusieurs mois à la Syrie, où le Général Weygand était alors Haut Commissaire, pour y retrouver les témoins architecturaux du royaume franc de Jérusalem et de l'art arabe

magnifié à Damas, au Palais Azem, par M. de Lorey. Deux articles du *Figaro* se faisaient l'écho de son enthousiasme le 6 décembre 1923 et le 14 février 1924.

En 1924, autant pour servir la Sauvegarde que pour satisfaire son culte des peintres du début du XIX^e s. le duc de Trévise met en place, avec la participation de M. Pierre Dubaut, à la galerie Charpentier à Paris, du 24 avril au 16 mai 1924, puis au Musée de Rouen, une exposition Géricault, qu'avait précédé, le 26 janvier, un article du *Figaro* « Devant la mort de Géricault » (en 1824). Cette exposition dite *du Centenaire* fut la première qui attira l'attention sur Géricault alors quelque peu méconnu. Nous laissons à des spécialistes plus autorisés tels que M. Germain Bazin, le soin de nous en dire l'intérêt et de commenter les écrits de son organisateur, consacrés à cet artiste qui lui était particulièrement cher.

Le Président de la Sauvegarde n'en continuait pas moins ses tournées provinciales. Ses articles dans *le Figaro*, *l'Echo de Paris*, *l'Illustration*, attiraient l'attention du public sur les misères de « l'église tronc » de Chemillé, des vitraux d'Auxerre et de Saint-Bris.

Là ne se limitait pas sa vigilance. Quelle que fut habuellement son estime pour les administrateurs de notre patrimoine artistique, il ne craignait pas de dénoncer leurs erreurs ou leurs défaillances. Ce fut le cas dans l'affaire des « Cartons de Beauvais », objet d'une polémique bientôt passionnée avec l'administrateur de la Manufacture nationale des tapisseries de Beauvais. Paradoxe ou scandale? L'amateur d'art affirmait la valeur de cartons du XIX^e s., siècle alors décrié; la dénialait, au contraire, le haut fonctionnaire qui n'en projetait pas moins leur vente, équivalant plutôt à leur mise au rebut.

De pareils réquisitoires fustigeaient, « iconoclastes », « elginistes », voire certains ecclésiastiques à court d'argent, qui substituaient d'habiles reproductions à des statues originales de haute époque.

Au delà de salutaires critiques, notre Président se proposait surtout d'apporter, du dehors, une aide éclairée à nos administrations officielles trop souvent débordées ou désargentées. Il voulait faire obstacle à la disparition ou à l'exportation incontrôlée de nos chefs d'œuvre. N'avait-on pas évalué au contenu de quelques 500 000 caisses les objets d'art expédiés de Bordeaux vers les États-Unis?

Le duc de Trévise décida donc, d'entreprendre, aux États-Unis mêmes, une audacieuse campagne psychologique pour inciter les élites de cette grande Nation, qu'il savait généreuse, à adopter une toute autre attitude. Plutôt que de vider la France par des achats inconsidérés, pourquoi ne pas contribuer au maintien sur place et à la restauration de tant de chefs d'œuvre menacés? étant bien entendu que la magnanimité des bienfaiteurs leur confèrerait un véritable parrainage sur les monuments sauvés



Le village fortifié de Laressingle dans le Gers.

et que leurs dons seraient en quelque sorte individualisés par la désignation d'objectifs précis à chacun des intervenants.

La marquise de Maillé, faisant l'éloge de son prédécesseur, au début de la première assemblée générale, présidée par elle, le 31 mai 1946, tint à résumer, de façon saisissante, les heureux résultats du voyage aux États-Unis entrepris par le duc de Trévise, du 25 novembre 1925 au 26 mai 1926. Se déplaçant, pendant ces six mois, de ville en ville, sur toute l'étendue de ce vaste territoire, transportant avec lui un lot important de ses propres aquarelles, représentant chacune un édifice en péril, il y avait prononcé 51 conférences et fondé 12 comités locaux. Ce voyage assurait un million de francs de l'époque au sauvetage de nos richesses architecturales compromises. Chaque comité constituait, avec ces dons, un capital dont il consacrait périodiquement les revenus aux édifices français adoptés. Paul Morand a relaté le succès quasi triomphal de l'original et spirituel présentateur, communément appelé « the Duke » par ce public étranger malhabile à prononcer son nom.

La marquise de Maillé détaillait ensuite les affectations données aux fonds de chacun de ces 12 comités.

1. Le Comité de *Boston* s'intéressa au petit village fortifié de Laressingle, dans le Gers.
2. Le Comité de *Buffalo* à la façade de l'ancien Hôtel-Dieu de Sens.
3. Le Comité de *Chicago* arracha l'Orangerie de la Mothe Saint-Héray (Deux-Sèvres) aux entreprises d'un démolisseur et aménagea une des salles du Musée des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
4. 5. 6. Les Comités de *Detroit*, *Los Angeles* et *Pasadena* remirent en état dans l'Yonne, les trois églises de Moutiers, d'Escolives et de Saint-Bris.
7. Le Comité de *Madison* subventionna d'importants travaux à l'ancienne église de Saint-Aoustrillet de Bourges.
8. A Périgueux, le Musée bénéficia des libéralités de *Minneapolis*.
9. En souvenir de la Clède, son lointain fondateur, *Saint-Louis* s'intéressa particulièrement à Toulouse, musée et monuments.
10. L'église d'Alan, dont le clocher menaçait ruine, fut sauvée par le comité de *Saint-Paul*.
11. Le Comité de *San Francisco* permit à la ville de Rouen d'acheter l'aître Saint-Maclou destiné à devenir une annexe de ses Musées.
12. Le Comité de *New-York* porta ses efforts sur des édifices variés : le prieuré de Saint-Cosme, près de Tours, où fut retrouvée en 1933, la tombe de Ronsard, put être acquis par la Sauvegarde. La chambre historique du château de Bayonne, où fut payée la rançon de François 1^{er}, fut restaurer ses boiseries. A Nevers, le magnifique portail d'un domaine voisin fut remonté dans le jardin du Musée.

Nous avons tenu à rappeler ces émouvantes largesses américaines afin de renforcer encore notre reconnaissante amitié pour ce grand peuple dont les Armées, par deux fois, en moins d'un demi-siècle, nous ont permis de survivre à deux invasions, qui, sans elles, eussent pu être mortelles.

A son retour à Paris, non sans avoir au passage, accueilli à Rouen le Maréchal Lyautey, le duc de Trévise transférait au 12, avenue du Maine, dans un immeuble qui lui appartenait, le siège de la Sauvegarde, sis d'abord au 90, avenue des Champs-Elysées, puis 1, avenue Victor-Emmanuel-1^{er}.

Depuis le 1^{er} février 1922, Mlle Simone Boudry, fille d'un architecte estimé, exerçait ses fonctions de secrétaire de la Sauvegarde et des Amis de l'île d'Aix (que présidait le baron Gourgaud, ami du duc). Intelligente, active, compétente et dévouée, elle devint vite la cheville ouvrière de notre Association pour de longues années, au-delà même de la mort de son fondateur, avant de faire bénéficier de son expérience notre Conseil d'administration.

Nous voudrions ici rendre hommage aux remarquables équipes qui valurent à la Sauvegarde sa réputation justifiée. Elles se sont peu à peu renouvelées pendant la présidence du duc de Trévise et depuis. Nous nous excusons donc des oubliés que nous pourrions commettre.

Au Comité d'honneur, nous retrouvons bien des grands noms de la politique, des arts, des lettres et de toutes les élites à la suite de la Présidente Raymond Poincaré et de la Duchesse de Vendôme.

Le Conseil d'administration tirait parti des sages avis de Conseillers d'Etat, tels que MM. Puget et Gasquet, d'éminents fonctionnaires tels que M. Raymond Escholier, M. Louis Hourticq, membres de l'Institut, de mécènes, tels que MM. David Weill et Fould-Springer, d'hommes politiques tels que M. Chastenet, M. Stern et le marquis d'Andigné, président du Conseil municipal de Paris, de parents et d'amis de toujours, tels que MM. Edouard Girod de l'Ain, Jacques de Noirmont, Hector le Fuel, etc.

Le bureau de la Sauvegarde avait désormais assez de consistance pour laisser à son Président plus de liberté et lui permettre de poursuivre ses voyages en France, en Europe, en Afrique du Nord. Cependant que la fidèle Mlle Boudry, vite adaptée à ses nombreuses tâches, accumule fiches et dossiers, fait face à une correspondance de plus en plus étendue avec les administrations officielles et les correspondants de la Sauvegarde, dont notamment les comités de Seine-et-Marne, Creuse et Oise, le duc de Trévise fait le point de sa fructueuse tournée aux États-Unis, dans une conférence au Cercle interallié du 17 juin 1926, dans un numéro spécial du *Bulletin*, rédigé en français et en anglais, dans *l'Intransigeant* du 29 décembre 1926, *le Figaro* du 19 janvier 1927, *le Télégramme de Toulouse* du 29 avril 1927.

Il n'en continue pas moins ses enquêtes en province dont font l'écho ses articles successifs :

L'Echo de Paris du 23 juillet 1926 « Comment sauver ce qui reste de la cour du grand veneur à Evreux? ».

Le Figaro, du 30 juillet 1926 nous montre : « La France au pillage de Sens à Joigny ».

L'Echo de Paris, du 3 août 1926 : « Dans le Midi délabré ».

L'Echo de Paris, du 1^{er} février 1927 : « La France devient moins belle. Les statues de Barran seront-elles vendues? ».

Le Figaro, du 9 février 1927 : « Eglises de France en péril ».

L'Illustration, du 12 mars 1927 : « Le pillage de nos trésors d'art. L'elginisme ».

Le Matin : « De notre envoyé spécial M. de Trévise ».

10 avril 1927 : « Nos trésors artistiques qui disparaissent ».

11 avril : « Vieilles boiseries en exil ».

12 avril : « Trois admirables statues du XIII^e s. ont été enlevées à Héry, dans la Nièvre ».

13 avril : « Comment sauvegarder la France du passé ».

Comœdia, du 28 février 1928 « Comment on a laissé s'effondrer le porche de Moutiers ».

Le Bulletin de la Sauvegarde, de février 1929 : « Les services que nous rendons ».

Le Bulletin de la Sauvegarde, de 1930 : « L'église Notre-Dame de Chemillé est sauvée ».

Nous arrêtons là l'énumération, de 1920 à 1930, de ces articles révélateurs des préoccupations de notre fondateur. Nous ne prétendons pas qu'elle soit exhaustive. Les archives de la Sauvegarde en détiennent une soixantaine. Il semble, d'ailleurs qu'ils prennent fin vers 1930. Ces multiples interventions n'ont pas peu contribué à obtenir des pouvoirs publics des dispositions législatives nécessaires à la conservation et à l'entretien de nos monuments historiques. La loi Chastenet du 23 juillet 1927 donnait une première satisfaction aux vœux de la Sauvegarde. Quand le classement proprement dit posait problème, cette loi simplifiait et accélérait les procédures d'inscription à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques. Les édifices ainsi inscrits (dont beaucoup le furent à la requête de la Sauvegarde), ne pouvaient plus désormais être vendus, démolis ou démembrés, sans le visa des pouvoirs publics.

Sans cesser d'être aussi mouvementée, la vie du duc de Trévise subit les fluctuations de sa santé et les tentations qu'exerce sur lui sa passion de la peinture. Il se replie de son bel appartement de la rue de Rivoli sur le 12, avenue du Maine, pour s'y rapprocher du Bureau de la Sauvegarde. Il abrite ses collections, sans cesse accrues, dans des garde meubles prudemment répartis entre Paris et la province. Il multiplie ses

visites aux antiquaires, ses voyages en France et à l'étranger, entrecoupés par de fréquents séjours dans sa villa de Cannes, non sans reprendre fréquemment contact avec la Sauvegarde, dont les registres régulièrement et soigneusement tenus nous relatent les délibérations et la vie quotidienne, essentiellement consacrée à notre patrimoine architectural (nous n'y relevons guère mention des expositions auxquelles participe le Président).

Nous avons quelque peine à le suivre dans ses pérégrinations :

En mai-juin 1930 : en Italie, à Rome, Milan et Gênes.

En juillet : en Belgique, à Anvers et Bruxelles.

De septembre à décembre 1933 : à Zurich, Marienbad, où il fait une cure, à Prague, Vienne et Budapest où il retrouve son jeune cousin le baron de Beauverger, secrétaire à notre ambassade

D'avril à juin 1935 : en Sicile et à Malte, d'où il revient par Rome, Florence, Bologne, Parme, Venise et Milan.

En avril 1937 : il retourne à Gênes et Florence, en juillet à Bruxelles, Amsterdam, Haarlem, La Haye.

Le récit de ces voyages, décrits avec verve, emplit plusieurs manuscrits illustrés et rédigés avec soin. Ils relatent surtout des visites de musées. Ses goûts éclectiques étendaient ses analyses à des peintres bien différents, de tous temps et de tous pays. Au-delà de leur « manière » propre, il tentait de discerner leurs personnalités véritables, voire leurs « drames » personnels, s'élevant ainsi de la description des techniques à la recherche des interférences entre les talents et la psychologie.

Malgré ces intermittences, il n'en restait pas moins présent aux principales manifestations de la Sauvegarde. Ainsi revient-il en hâte d'Italie le 9 juin 1934, au pressant appel de Mlle Boudry, pour inaugurer le 10, l'ouverture au public du prieuré de Saint-Cosme où viennent d'être identifiés, le 10 mai 1933, par le docteur Ranjard, les restes de Ronsard. Il émerveille l'assistance par une de ces allocutions dont il a le secret. Les journalistes en demande le texte à Mlle Boudry. Il n'y en a pas. C'était une improvisation. A leur requête, il leur en déclame une autre, non moins brillante, mais toute différente.

Un autre temps fort, peut-être le chant du cygne de sa présidence, fut marqué en juin 1937, au petit Palais, par l'exposition « Gros, ses amis, ses élèves ». Dès l'automne 1936, M. Raymond Escholier, son ami et ancien condisciple du Lycée Condorcet, conservateur du Petit Palais, de surcroît, un des vice-présidents de la Sauvegarde, sollicite sa collaboration aussitôt accordée. Le duc de Trévise y prend une part active, y fait figurer nombre de toiles, lui appartenant, de ces artistes qui lui sont chers, et prononce, le jour de l'inauguration, le 30 mai 1937, un substantiel discours liminaire. Il retrace la vie, l'œuvre, la mort tragique de ce grand peintre, dont il a si bien pénétré le talent — avec une

science et une émotion communicative, fruit d'une connaissance approfondie du sujet. Il publie sous son nom un catalogue intitulé « Gros et son génie ». Il reste de lui une étude poussée du baron Gros, l'homme et le peintre, qu'il semble bien avoir eu l'intention de faire éditer à Bruxelles. Sa prédilection pour Géricault lui inspirait en cette même année 1938 une exposition des œuvres de ce peintre à la galerie Bernheim Jeune. Une autre exposition « Géricault, Gros, Delacroix », au profit de la Sauvegarde, a été organisée à New York, à l'automne 1938 par M. Robert Lebel : les circonstances limitèrent son succès et maintinrent aux États-Unis plusieurs toiles importantes.

Ceci nous amène à nous interroger sur les visées implicites du duc de Trévise. Il caressait probablement le vœu de consacrer un livre à tous ces grands peintres, classiques et romantiques, de la première moitié du XIX^e siècle dont le pinceau avait magnifié les fastes glorieux ou tragiques de l'épopée révolutionnaire et impériale. Les nombreux textes conservés dans ses archives semblent bien le suggérer. Mais, si sévère pour lui-même, les jugeait-il dignes d'une publication ?

Envisageait-il la réunion de ses propres collections dans un Musée confié à la Sauvegarde dont il aurait ainsi élargi les destinations primitives. L'agitation intérieure faisant suite au succès électoral du Front populaire, l'aggravation croissante de la tension internationale, devaient l'obliger à différer la réalisation de tels projets devenus hasardeux (si même il les avait formés). Inquiet du proche avenir, le Président de la Sauvegarde demandait aux pouvoirs publics de préparer la dépose rapide des vitraux de la cathédrale de Chartres et d'éloigner de cette ville, les camps d'aviation susceptibles d'attirer des bombardements.

De fait, une mise en veilleuse de l'activité de la Sauvegarde ne tardait pas à s'imposer, « M. Mortier » (ainsi abrégait-il son nom au cours de tels déplacements) n'en entreprenait pas moins un long voyage à bicyclette, à petites étapes, il est vrai, (il a 56 ans) de septembre à décembre 1939, dans l'ouest et le Sud-Ouest de la France, par le Mans, Chartres, Le Lude, Saumur, Bressuire, la Rochelle, Saintes, Bordeaux, Agen, Moissac, Montauban où un accident l'oblige à se faire hospitaliser avant de regagner (par voie ferrée) Paris, puis Cannes, d'où il poussera encore quelques fugues exploratrices au début de 1940, en Languedoc et en Provence.

Le désastre de mai le surprend à Cannes d'où il gagne le Maroc en février 1941. Il s'y consacre, enfin, exclusivement, à son art préféré et y peint ses meilleures toiles, toutes illuminées des chauds coloris de l'envoûtante Afrique.

Au début de 1946, sa santé de plus en plus chancelante le ramène à l'hôpital, d'où mal guéri, il revient en France pour y mourir dans son appartement du 12, avenue du Maine, le 9 septembre.

Nous ne voulons pas mettre un terme à ce rapide survol de la présidence du duc de Trévise sans en concrétiser les efficaces réalisations sur la carte et dans le tableau ci-joints.

Une conscientieuse et très claire analyse des activités de la Sauvegarde de 1924 à 1939, rédigée par M^{me} Kindel, nous détaille, en annexe, d'année en année, les interventions et les dépenses de notre Association. Bornons-nous à signaler qu'entre les deux guerres, la Sauvegarde de l'Art Français s'est intéressée à quelque 164 églises, à une vingtaine d'édifices civils et à 24 musées. Elle y a consacré une somme globale de 2 866 692 F de l'époque. (Nous laissons à des économistes plus qualifiés que nous le soin de les multiplier assez pour en faire l'actuelle évaluation).

Sur ce total 365 364 F ont été remis à titre de fonds de concours pour des restaurations entreprises par l'Administration des Beaux-Arts, 1 037 361 F représentent la contribution des fonds propres de la Sauvegarde, 48 170 F ont été dus à des dons privés.

Rendrons-nous assez hommage à la générosité américaine en observant que leurs Comités de France et des États-Unis ont pris en charge bien plus de la moitié de cet effort financier? Leur apport s'établit exactement à 1 415 796 F.

Renonçant à énumérer tous les édifices religieux ou civils reportés sur la carte et l'annexe, signalons toutefois les plus caractéristiques et les plus émouvants.

1. La maison Philandrier de Chatillon-sur-Seine encore en possession de la Sauvegarde. On peut y admirer le fameux cratère de Vix (dépenses occasionnées : 414 658 F). L'acquisition et la remise en état de cette demeure furent dues au Comité américain de Paris présidé par Mrs. W.V. Cotchett.

2. Le fief de Bois Ramé à Bléré, également encore en possession de la Sauvegarde (dépenses 33 200 F).

3. Le prieuré de St-Cosme donné en 1951 au département d'Indre-et-Loire — après restauration (165 852 F).

4. Le village fortifié de Laressingle (Gers) revendu, après consolidation, conformément aux statuts (214 183 F).

5. L'église de Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne) (248 460 F) à laquelle s'intéressa particulièrement le général américain Sherill.

6. L'église de Foulangues (Oise) : 150 000 F à laquelle un donateur anonyme américain assura pendant 5 ans une contribution annuelle de 25 000 F.

7. L'Orangerie de La Mothe Saint-Héray (Deux-Sèvres) devenue un théâtre rustique (196 000 F).

8. La ville de Sens (102 088 F).

9. La ville de Rouen (âtre Saint-Maclou et Musée) (158 000 F).

10. L'église d'Alan (24 176 F), etc.



Le cratère de Vix, abrité dans la maison Philandrier (photo Giraudon).



La maison Philandrier (Châtillon-sur-Seine).

Au terme de cette évocation du fondateur de la Sauvegarde, laissons aux lecteurs le soin d'apprécier tout ce que notre Association dut à cet homme hors série, passionné pour l'œuvre qu'il eut le courage d'entreprendre et le mérite de mener à bien dans des conditions souvent pénibles. Nous craignons de ne donner qu'une imparfaite image de cette attachante et riche personnalité qui gagnerait à être mieux connue.

Le duc de Trévise avait l'étoffe d'un bon peintre et d'un écrivain d'art hautement qualifié. Trop d'occupations et de soucis, tant de dons difficiles à concentrer vers un but unique, trop d'exigence envers lui-même ne lui ont pas permis d'exprimer par la plume ou le pinceau tout ce qu'il portait en lui.

Puisse la Sauvegarde justifier et faire abondamment fructifier toutes les promesses de ce destin, à certains égards, inachevé.

Charles de Cossé Brissac